

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE N° 110

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims
NOVEMBRE 2025 ISSN 2431-1979

Les écrivains et Paris



La lecture de dernier livre de Patrick Modiano *70 bis Entrée des Artistes* (Gallimard, 2025) – un moment de communion avec celles et ceux, artistes et écrivains, qui ont habité le 70 bis rue Notre-Dame-des-Champs à Paris – a réveillé chez le Parisien que je n'ai jamais cessé d'être après plus de cinquante ans de vie provinciale le projet de composer une anthologie littéraire des rues et des monuments de Paris. J'en esquisse aujourd'hui quelques pages.

Dominique Hoizey

Léon-Paul Fargue et la sirène des quais aux livres

Léon-Paul Fargue (1876-1947) nous a laissé avec *Le piéton de Paris* (1932) un guide du Paris de l'entre-deux-guerres « pour des promeneurs qui ont du temps à perdre et qui aiment Paris ». Il aimait les quais, « chef-d'œuvre poétique de Paris », et les bouquinistes dont il ne doutait pas qu'ils participent « avec élégance et discrétion à ce renom d'intelligence dont se peut glorifier Paris ». Il rapporte une scène étonnante : « L'été, quand il fait très chaud, les bouquinistes femmes n'hésitent pas à plonger dans la Seine. Quelqu'un flâne sur le quai pour ses livres, et, souvent aussi, pour voir sortir de l'eau en maillot la sirène ruisselante. Et il crie : « Hé, la petite dame, combien le Taine ? » En quelques brasses, la petite dame atteint la berge, ramasse son peignoir, remonte vers les bibliothèques en séchant ses mains sur ses hanches, cède le Taine, le Flaubert ou le Jean Lorrain au client, et retourne dans l'eau fraîche... »

Détail d'une aquarelle de Berthold Mann pour les *Œuvres complètes de Paul Verlaine* éditées par Rombaldi en 1938.

Un pont sur la Seine

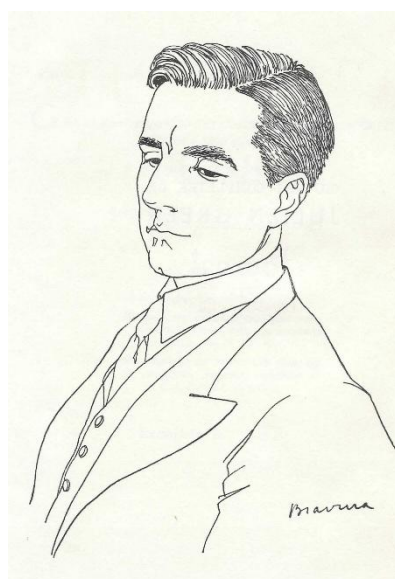
Des mots, des couleurs et des notes

Je ne sais pas si vous avez lu de Jacques de Lacretelle (1888-1985) *Amour nuptial* qui avait obtenu en 1929 le Grand prix du roman de l'Académie française. La page que voici en est extraite. De quel pont s'agit-il ? Seul l'auteur aurait pu nous le dire, mais cela n'a guère d'importance. Seuls comptent ici les mots, les couleurs et les notes que l'émotion inspire.

Je me trouvais le long de la Seine, et ce quelque chose qui me soutenait était le parapet d'un quai. Un pont était près de là ; je le voyais de profil, dans toute sa longueur. C'était un endroit où j'avais dû passer mille et mille fois ; mais, dans la solitude, dans le silence et à la lueur de l'aurore, le spectacle m'apparut totalement nouveau. Je ne me lassais pas de regarder les arches de ce pont et l'arête qui, s'élançant des piliers, séparait le plan de lumière et le plan d'ombre par une courbe délicieuse. La géométrie de ces lignes de pierre me semblait d'une rareté surprenante, et aussi cette espèce de science complémentaire, plus incertaine, qui les prolongeait à la surface de l'eau. A mesure que je contemplais ce spectacle, je sentais une volonté fraîche et forte se lever en moi et grandir. Elle me montrait les buts les plus nobles et me disait secrètement que je pouvais y atteindre. Et elle ne m'encourageait pas seulement vers un idéal moral, car, en même temps, une inspiration informe m'emportait vers des domaines féeriques. Il me semblait que si j'avais eu un pinceau en main, j'aurais été capable de reproduire miraculeusement ces lignes et ces teintes qui me fascinaient ; ou noter, grâce à une simple corde, les thèmes de musique les plus harmonieux. 📖 Jacques de Lacretelle, *Amour nuptial*, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1929, pp. 141-142.

De la fenêtre de Julien Green

Le 1^{er} octobre 1944, Julien Green écrivait depuis les États-Unis où il résidait alors : « J'espère que je ne serai jamais le monsieur qui trouve son Paris d'autrefois plus beau que le Paris actuel, mais il me semble bien qu'entre 1920 et 1928 nous avons connu une certaine douceur de vivre qui ne s'est pas retrouvée depuis. » L'auteur d'*Adrienne Mesurat* et de *Léviathan* aimait Paris, et sans doute plus que jamais au moment de son retour en France après la Seconde Guerre mondiale. Le lecteur de son *Journal* le surprend, le 8 décembre 1947, à sa fenêtre du 52 bis, rue de Varenne à Paris :



Je ne connais pas, à Paris, de plus joli paysage que celui qu'il m'est donné de voir de mes fenêtres. Tout à l'heure, sous un ciel gris d'orage, le petit hôtel de l'ambassade de Hollande s'apercevait à travers les arbres noirs, et dans la lumière subite d'un dernier coup de soleil, ces couleurs se sont mises à briller doucement derrière un léger brouillard. J'ai regardé sans fin les petits enclos que l'œil découvre çà et là, avec leurs pelouses, leurs vasques, leurs plates-bandes sagement dessinées ; on distingue un peu de vert qui tranche à peine sur les cailloux des allées, tout cela en tons délavés, fanés, comme les laines d'un vieux tapis. Il me semble que nulle part ne se trouverait une qualité de mélancolie plus pure. Dans le fond du ciel brouillé de pluie, car voici une averse, les deux clochers de Sainte-Clotilde hésitent et s'effacent, et le petit dôme trapu de Panthemont luit comme une grosse perle noire. 📖 *Œuvres complètes de Julien Green, Journal*, III, 1946-1952, Librairie Plon, 1958, p. 90.

Portrait de Julien Green par Denise de Bravura.

La rue Mouffetard telle que l'aimait Georges Duhamel

Georges Duhamel, comme le héros de son roman *Vie et aventures de Salavin*, aimait la rue Mouffetard. Si elle ne ressemble plus beaucoup aujourd'hui à la description qu'il en donne, le promeneur et... lecteur n'en tombe pas moins sous le charme des mots :

J'aime la rue Mouffetard. Elle ressemble à mille choses étonnantes et diverses : elle ressemble à une fourmilière dans laquelle on a mis le pied ; elle ressemble à ces torrents dont le grondement procure l'oubli. Elle est incrustée dans la ville comme un parasite plantureux. Elle ne méprise pas le reste du globe : elle l'ignore. Elle est copieuse et vautrée, comme une truie.

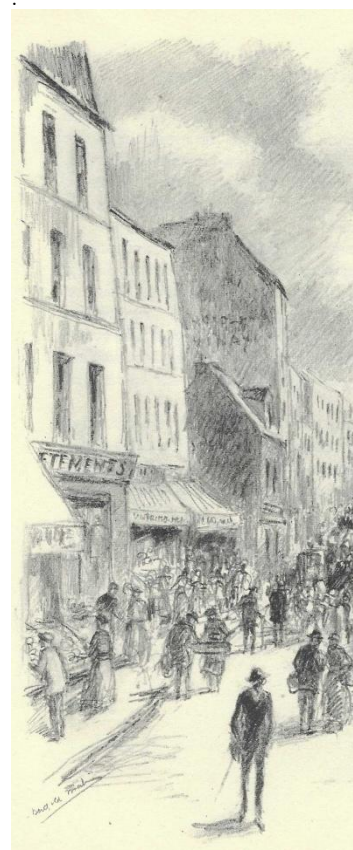
Le pays Mouffetard a ses coutumes propres et des lois qui n'ont plus ni sens ni vigueur au-delà du fleuve Monge. L'étranger qui, venu du centre, se fourvoie dans la rue Blainville ou place Contrescarpe est, à de certaines heures, aspiré comme un fêtu par le maelström mouffetardien. Et, tout de suite, la cataracte l'entraîne.

La rue Mouffetard semble dévouée à une gloutonnerie farouche. Elle transporte sur des dos, sur des têtes, au bout d'une multitude de bras, maintes choses nourrissantes aux parfums puissants. Tout le monde vend, tout le monde achète. D'infimes trafiquants promènent leur fonds de commerce dans le creux de leur main ; trois têtes d'ail, ou une salade, ou un pinceau de thym. Quand ils ont troqué cette marchandise contre un gros sol, ils disparaissent, leur journée est finie.

Sur les rives du torrent s'accumulent des montagnes de viandes crues, d'herbes, de volailles blanches, de courges obèses. Le flot ronge ces richesses et les emporte au long de la journée. Elles renaissent avec l'aurore.

Les maisons sont peintes de couleurs brutales qui semblent les seules justes, les seules possibles. Chaque porte abrite une marchande de friture, et l'arôme des graisses surchauffées monte entre les murailles comme l'encens réclamé par une divinité carnassière.

📖 Georges Duhamel, *Vie et aventures de Salavin*, Union Latine d'Éditions, 1955, I, pp. 73-74.



La rue Mouffetard par Berthold Mahn
Vie et aventures de Salavin
(ULE, 1955).

La balade matinale des amants de Paris Une page de Jean Giraudoux

Mon amie ne trouvait de liberté qu'à l'aurore... Les joies réservées aux amants dans la ville déjà fatiguée et sursaturée, elles nous venaient dans une heure où nous étions seuls, mon amie et moi, à nous aimer dans Paris. [...] Chaque orme de square, chaque tilleul de cour, le Bois, le parc Monceau nous avaient, par douze heures d'aspiration et de distillation spéciale, préparé l'air le plus pur dans lequel à Paris deux amants se soient embrassés. Elle, quand je l'accueillais, n'avait encore aucun parfum. C'était en se précipitant de son lit, en ouvrant ses yeux endormis, affolée par le réveille-matin, qu'elle faisait sa toilette pour l'amour. Amour qui exigeait seulement de chacun de nous deux qu'il vit lever le soleil. J'allais par des rues où seuls les laitiers étaient éveillés [...]. Je traversais le pont de la Concorde, j'étais arrivé. Personne n'a eu à franchir un pont plus bref entre le dernier de ses rêves et son amie. Elle débarquait au métro des Champs-Élysées [...]. 📖 Jean Giraudoux, *Bella*, *Œuvre romanesque*, Grasset, 1955, tome II, pp. 18-19.

Du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois

Qui a lu le roman de Louis Aragon *Les Beaux Quartiers*, prix Théophraste-Renaudot 1936, n'a pas oublié la figure d'Armand errant dans Paris du côté de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, fatigué et torturé par la faim :

Armand avait dormi sur des bancs. On l'en avait chassé. Il en avait retrouvé d'autres. [...] Las des bancs, à Saint-Germain-l'Auxerrois, vers les midi, Armand était entré dans l'église. Il y avait un service mortuaire avec l'orgue et tout le tremblement. L'odeur de l'encens terriblement entêtante. Tout de même, une chaise, ça faisait plaisir. Les mains d'Armand caressaient la paille. Dire qu'il y avait des cérémonies où on donnait pour rien du pain bénit ! Pas aux enterrements. Armand se rappelait le pain béni de Sérianne. D'ailleurs, ce n'était pas du pain : une espèce de gâteau de Savoie, blond, mou, encore chaud, un peu sucré. Les choses dansaient dans les accords déchirants de l'orgue. Soudain Armand vit devant lui une petite vieille qui tendait la main. Une mendiante ? Non, la chaisière. Il feignit de se fouiller, sans trouver. L'autre ne bougeait pas. Il se leva donc, murmurant quelque chose. L'odeur de l'encens avait failli le faire vomir,

mais il n'avait rien à vomir, qu'un goût aigre. Il chassa cela avec l'eau d'une fontaine Wallace.

📖 Louis Aragon, *Les Beaux Quartiers*.



Une fontaine Wallace par Berthold Mahn
Chronique des Pasquier (ULE, 1949)

... et de la rue Sauval



Vue de la rue Sauval vers la Halle au blé en 1886 par Emmanuel Lansyer (1835-1893) (Musée Carnavalet)

Si vous ne connaissez pas la rue Sauval dans le 1^{er} arrondissement de Paris, ouvrez *En Ménage* de J.-K. Huysmans. Vous la découvrirez telle que l'écrivain et le peintre Emmanuel Lansyer l'ont connue à la fin du XIX^e siècle. André a reçu une lettre de Jeanne qui s'achève par ce post-scriptum : « Si tu ne peux pas venir, écris-moi chez madame veuve Laveau, 18, rue Sauval ».

Il chercha enfin, sur son plan de Paris, où était située la rue Sauval dont il ignorait jusqu'au nom. Il découvrit que c'était une sorte de ruelle près de la Halle au blé. Ce fut pour lui un prétexte à promenade. Il alla flâner dans cette rue, vit le numéro en question, une vieille bâtisse aux fenêtres voilées de rideaux pauvres et à la cour infectant le pipi et le chlore. L'aspect de cette maison ne lui suggéra aucune idée sur les professions qui pouvaient s'y exercer. C'était ordurier et triste, voilà tout. 📖 J.-K. Huysmans, *En Ménage*, *Œuvres complètes*, IV, p. 219.